

Gioia-Tauro en Italie, une bourgade portuaire d'environ vingt mille habitants. C'est là que je suis né. On y vit pour l'essentiel du commerce de la pêche et des agrumes. La ville se situe au bord de la Méditerranée dans la province de Reggio de Calabre, pas très loin de Scylla. L'expression *Tomber de Charybde en Scylla* vient de là. Elle résume ma vie à elle-seule !

Charybde et Scylla se situent dans le détroit de Messine entre l'Italie et la Sicile. Dans la mythologie, Charybde était un tourbillon traître et Scylla, un écueil funeste. Les marins ayant réussi à éviter le premier, se fracassaient sur le second. J'ai été bercé dans ma petite enfance par ces récits effrayants et monstrueux. Scylla y était présentée en créature à plusieurs têtes et Charybde en bête malfaisante. Trois fois par jour, leur spirale infernale aspirait les eaux du détroit. Les bateaux y étaient engloutis, puis recrachés avec les cadavres de l'équipage. Dans *L'Odyssée* qui me faisait rêver, Ulysse échappait au chant funeste des sirènes, pour se frotter à ces effroyables dangers. Il s'en sortait en laissant derrière lui six compagnons dévorés vivants par Scylla. Quoi de plus terrifiant pour un enfant ? C'est dans la petite enfance que commence inconsciemment selon Jung*, la « vie spirituelle ».

* Carl Gustav Jung (1875-1961) Psychiatre suisse fondateur de la psychologie analytique, *Ma vie – Souvenirs, rêves et pensées*, Gallimard 1967.

TURI

C'est en creusant la terre que l'enfant accède au monde d'en bas, à celui des ancêtres nécessaire à la compréhension immatérielle du monde d'en haut.

Du néant surgit la plénitude !

Mon père Vincenzo, dit *U Grecu**, est ouvrier. Il travaille dur dans une station à essence. Ça, c'est la version officielle de la famille. En vrai, il est un homme aux multiples facettes, façon puzzle. Enfant, je n'arrête pas de lui coller aux basques.

Quand il est à la maison, impossible qu'il se défasse de moi... un vrai pot de colle ! C'est dire l'amour que je lui porte ! Mon père suscite l'admiration par sa manière de vivre et de faire vivre sa propre famille. Il subvient aux besoins de dix personnes cohabitantes sous le même toit : ma grand-mère paternelle Carmela et sa fille ma tante Catarina, ma mère, mes six frères et sœurs et moi. Ça en fait du monde à s'occuper. On n'a pas à se plaindre. Au moins, on a des chaussures et des habits du dimanche. On peut aller à la messe sans avoir honte. Ce n'est pas donné à tout le monde ! On mange à notre faim. Par rapport à notre voisinage de la même condition ouvrière, on ne peine pas trop ! Mon père a une manière intelligente de se débrouiller. C'est un honnête homme. Nous ne sommes pas riches, loin de là, mais je ne me souviens pas avoir eu la moindre sensation de manque.

Quant à mes sœurs, elles sont, comment dire... normales ! Elles mènent une existence ordinaire. Elles aident ma mère et vont à l'école. C'est ça leur

* *Le Grec*, en patois calabrais

LA FAMIGLIA

vie... Pas plus, pas moins. Elles s'en contentent. Toutes des bonnes personnes !

Les gens nous respectent pour ça. On ne fait pas d'envieux parce que mes parents sont généreux et travailleurs. La jalousie ? Connais pas !

Deux mots traduisent notre famille en dehors de l'amour et de l'harmonie : respect et dignité. Faire vivre sa famille convenablement et pas qu'au plan matériel, suscite l'estime, mais ce que mes parents nous ont laissé en héritage, c'est surtout l'éducation. Mon père travaille beaucoup. Son salaire d'ouvrier ne suffit pas à faire vivre toute la famille, alors il fait des extras. Il accepte tout ce qui se présente, sans mesurer sa peine et sans compter les heures.

En Italie, les allocations familiales sont versées à partir du huitième enfant. Pas de chance ! Ça nous aurait bien arrangés, mais mon petit-frère Walter étant mort en bas âge, on n'y a pas eu droit. Je me souviens de mon père, partant tôt le matin et rentrant tard le soir. Pas moins de soixante-dix kilomètres aller-retour à vélo pour rejoindre son chantier... Le prix à payer pour assurer le confort à sa famille.

Ma mère Rosa est femme au foyer. Elle n'a jamais quitté la région. Elle est dévouée, aimante, attentive et délicate. Je me rappelle d'elle comme d'une femme subtile, remplie d'attentions vis-à-vis de nous, comme des plus démunis. Quand elle part au lavoir, elle emporte toujours avec elle un panier rempli de victuailles qu'elle distribue aux lavandières. Pour éviter qu'elles se sentent rabaissées et ne pas courir le risque de les humilier, elle dit que c'est pour leur faire goûter ses recettes. Après chaque plat dont elles

TURI

se régale, elle fait semblant de se soucier de leur avis. Elle leur demande : « Est-ce-que ma Bolognaise est assez salée ? Est-ce qu'elle n'est pas trop épicée ? »

Elle vient souvent me chercher à l'école. Une fois, elle remarque qu'un de mes petits camarades joue nu-pieds dans la cour. Elle va le chercher et l'amène par la main jusqu'à la maison pour goûter. Là, elle m'envoie chercher du pain et profite de mon absence pour donner au gamin la paire de chaussures que je mets le dimanche pour aller à la messe : « Tiens, mets-les dans ton sac, Giuseppe et toi, vous avez la même taille. Elles devraient t'aller. Cet idiot ne les trouve pas à son goût. Prends-les et file ! » Le lendemain quand je retrouve mon camarade dans la cour de récréation, je me rends compte qu'il porte mes chaussures aux pieds. Je lui dis avec une bienveillance non feinte : « C'est drôle, tu as les mêmes chaussures que moi ! » Il répond naïvement : « C'est ta mère qui me les a données hier. Elle m'a dit que tu ne les aimais pas ! » Je reconnais bien là ma mère chaussant le petit va-nu-pieds, toujours attentive à la souffrance des autres. Cette sainte femme inspire mes paroles : « Elle a bien fait. Je ne les supportais pas. Elles me faisaient mal aux pieds ! » Elle est comme ça ma mère. Elle nous enveloppe de sa tendre chaleur et distribue le bonheur sans se plaindre. Sa voix douce est à jamais dans mon cœur ! Ma pauvre mère s'use au travail pour nous. Elle est morte trop tôt à quarante-cinq ans. On ne fait pas le deuil d'une mère ! On reste toujours son enfant... C'est tout juste si l'on apprend à vivre avec ça. Le chagrin est à la hauteur du lien maternel perdu. Ses conséquences durent toute la vie...